

« Témoins de la Grande Guerre en Seine-et-Marne »

Lecture d'archives réalisée à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale par les agents des Archives départementales de Seine-et-Marne

Babin (Émile), 1914 : *l'occupation allemande à La Ferté-sous-Jouarre, avant, pendant, après*, Paris : Plon-Nourrit, 1920, 96 pages (Cote : AD77, AZ1031) lu par Philippe Berchon.

Extrait de la page 30 à 36 :

L'Occupation de la ville

Dans le courant de la journée, la ville est occupée par plusieurs milliers d'Allemands qui s'installent en maîtres un peu partout. Dès le matin, les premiers uhlands se sont arrêtés à la grille de M. Albert Gilquin, avenue de Château-Thierry. « De l'eau ! du pain ! » demandent-ils d'un ton impératif. La propriété est envahie ; on n'a pas d'eau à leur donner, car les conduites d'eau de la ville ont été coupées par suite de la rupture du pont. Pendant ce temps, les Allemands enfoncent les portes des maisons voisines. M. Gilquin en fait l'observation à un officier : « Nous sommes les maîtres, répond-il, nous respectons les propriétés habitées, mais les maisons abandonnées nous appartiennent, et nous en disposons ! »

Dans toute la ville, l'occupation s'étend peu à peu ; toutes les maisons sont envahies. Les habitants qui sont restés doivent obéir « tout de suite » aux injonctions qui leur sont faites ; ceux qui font mine de résister, terrorisés par la menace du revolver, sont obligés sur-le-champ de se soumettre aux exigences du vainqueur.

Quant aux maisons et aux magasins ouverts ; les crosses de fusil, les pinces, les marteaux ont vite fait d'enfoncer les portes et de briser les serrures.

Il fait une chaleur suffocante. La place du Marché, la rue de Chamigny, le boulevard Turenne sont toute la journée encombrés de voitures ; les chevaux non dételés, harassés de fatigue, dorment debout. Sur bien des points, les officiers, comme leurs hommes, se montrent insolents et brutaux. Le manque d'eau potable est surtout gênant, comme l'est aussi la privation du gaz, dont les conduites ont été coupées par la rupture des ponts.

Rue des Tanneries, M. Allard voit sa cour envahie par une soldatesque violente. Malmené, bousculé, il est obligé de descendre à la cave où ces brutes saccagent tout pour trouver du vin, puis pendant deux grandes heures, il est contraint de tirer au puits de son jardin, ayant près de lui une sentinelle armée, l'eau qui sert à abreuver les chevaux arrêtés sur le boulevard. Cependant que

dans sa maison occupée de force, Mme Allard, malmenée aussi, voit son meilleur linge emporté ou arraché pour faire des bandes de pansement.

Le pain et la viande sont rares ; tous les bouchers étant partis, la ville établit une boucherie municipale.

L'inquiétude – Le pillage

Vers 4 heures, un aéroplane allemand survole la ville et disparaît vers le nord-ouest. Le canon gronde du côté de Meaux. Que s'y passe-t-il ? Qu'est devenue notre armée ? L'absence de nouvelles, l'arrogance et la morgue des officiers allemands, leur certitude de la victoire, l'accent du triomphe avec lequel ils clament partout : Nach Pariss !...Deux jours, Pariss !...Paris capout !...cette force ennemie qui s'avance irrésistible, tout fait croire à un désastre et plonge la population dans une mortelle inquiétude.

Et puis, le pillage en règle et à fond des maisons inhabitées, commencé la veille et continué pendant la nuit, s'étend partout dans la ville. C'est la mise à sac complète des caves, des provisions et du linge, pendant plusieurs jours. Ce ne sont plus des conquérants qui s'installent, ce sont des bandits et des cambrioleurs qui opèrent. En prévision des événements, on avait fait une importante réserve de denrées comestibles ; tout est bon à prendre, à consommer sur place ou à emporter : sucre, café, chocolat, confitures, conserves... Les caves sont vidées et alors commence une beuverie sans nom qui dure jusqu'à l'épuisement. C'est l'ivresse, la crapuleuse orgie, l'immonde débauche avec ses répugnantes conséquences ! Quels sales individus !

Tous les meubles sont fracturés, fouillés, vidés. Le linge, les vêtements, les papiers, les livres, les objets de toilette sont jetés pêle-mêle sur les parquets dans un inextricable chaos, et, au fur et à mesure, le choix est fait de ce qui peut être pris et emporté. Les vêtements sont lacérés, la literie souillée. Ils font main basse sur une foule de menus objets et souvenirs, ils recherchent l'argenterie et la menue monnaie, les porte-monnaie et les portefeuilles, les jumelles et les longues-vues, le tabac et les cigares... c'est le pillage odieux par la horde envahissante, c'est le vol, et c'est aussi, parfois, la destruction stupide et sauvage !

Aussi dans quel lamentable désordre, les gens, à leur retour, retrouveront-ils le logis ! Citerai-je la Ménagère, les Comptoirs, la maison Charpentier, la maison Culmann, le magasin Taillefer, l'école des filles..., et combien d'autres ! Les bureaux de la mairie n'échappent pas à la perquisition ; les tiroirs et les placards sont fracturés, les papiers jonchés sur le sol... Mais le butin est maigre, la caisse ayant été mise en lieu sûr ! Dans le bureau des Prévoyants de l'Avenir, les Allemands s'emparent du fanion de la section et s'en font gloire comme d'un trophée de guerre !